

## **Le vivant, l'inanimé et l'artificiel**

Comme ce cahier de *Lumière & Vie* en témoigne, rien n'est moins simple que le concept de nature. Et les théologiens ne sont jamais assez sensibles aux mutations épistémologiques. Celles qui s'imposent aujourd'hui doivent faire l'objet d'une attention particulière.

En effet, quantité de représentations de la nature en christianisme sont un héritage des systèmes pré-modernes de connaissance. L'héritage véhiculé par les Écritures entre en résonance sans difficulté avec tout ce qui reste encore dominant dans les sociétés de tradition : une nature spécifiée en espèces bien repérables avec l'homme à son sommet. Cet héritage est resté relativement compatible avec les premières représentations liées à l'avènement des sciences modernes émergeant à l'âge classique. La crise galiléenne pouvait être surmontée moyennant quelques ajustements sans que tout soit bouleversé.

C'était sans compter avec les grandes révolutions apparues d'abord au XIX<sup>e</sup> siècle, avant de devenir éclatantes au XX<sup>e</sup> siècle. Leurs effets commencent seulement à se faire sentir largement dans la culture. Pour les prendre en compte, il faudrait commencer par étudier profondément la révolution en physique – relativiste et quantique – et les découvertes en cosmologie. Les changements sont considérables puisqu'ils mettent le doigt sur la variété des représentations du temps, de l'espace et de la « matière » (au sens physique). Ils historisent le cosmos. Or il s'agit pourtant bien de la nature.

Cette note ne retiendra que trois lieux d'interrogation fréquemment passés sous silence lorsque sont abordées des questions théologiques telles que l'identité de l'homme (l'*imago Dei*)<sup>1</sup>, sa responsabilité morale (le péché) et la notion même de vie extrêmement souple. Notre regard se portera sur le continuum de la vie, le flou de la frontière inanimé-vivant et le flou de la frontière naturel-artificiel.

1. Cf. Bernard MICHOLLET, « L'évolution et le concept d'être humain : Essai d'interprétation de l'*imago Dei* », dans *Concilium* n° 284, pp. 99-112. (Ndlr)

## Le continuum de la vie

Dans le contexte contemporain post-moderne, une facilité fréquemment rencontrée est de discuter la théorie de l'évolution des êtres vivants. Cette posture est d'autant plus développée que ses tenants ont évité de se pencher sérieusement sur la question. En revanche, les épistémologues entendent bien le problème depuis l'apparition de l'idée d'évolution du vivant. L'évolution peut être considérée comme une réalité phénoménologique que plusieurs « théories » tentent de modéliser. Au sein même du paradigme darwinien - l'évolution est fondée sur un mécanisme de sélection naturelle, deux grandes perspectives se sont ouvertes : celle du gradualisme et celle du mutationnisme. Le gradualisme, profondément lié à la théorie darwinienne, désigne le fait que tous les êtres vivants s'inscrivent dans un immense continuum qui permet de les envisager comme des variations infimes des uns par rapport aux autres. « [Or en 1901, le botaniste et cofondateur de la génétique,] De Vries remet en cause [ce] gradualisme, position traditionnelle des naturalistes, selon laquelle les changements évolutifs se font presque insensiblement à chaque génération<sup>2</sup> ». Dans sa perspective, « l'apparition des nouvelles espèces est au contraire un phénomène quasi instantané » sous certaines conditions.

Ce trait de l'évolution a fait caresser aux tenants d'une évolution par sauts qualitatifs importants le rêve de sauvegarder telles quelles les frontières de la taxinomie classique. C'est sur ce point pourtant que les difficultés étaient apparues. Cet espoir fut de courte durée ! En effet, De Vries a mis le doigt sur une réalité bien admise aujourd'hui. Les recherches de la génétique ont montré comment les mutations sont intégrées dans le processus évolutif. Il s'agit donc d'un correctif important au mécanisme de l'évolution, mais qui se combine avec lui au sein de la théorie synthétique qui est encore à l'heure actuelle le paradigme dominant.

Ce détour a permis de montrer que la conception d'une évolution par sauts ne remet nullement en cause le continuum de la vie. Or ce passage insensible d'une « espèce » - mais faut-il encore parler d'espèce<sup>3</sup> ? - à une autre, mérite d'être sérieusement pris en compte. Il a pour conséquence essentielle le fait que l'enracinement de l'homme dans l'animalité ne doit pas être sous-estimé.

## Le flou de la frontière inanimé-vivant

Si la frontière entre les différents êtres vivants est devenue incertaine, celle qui sépare l'inanimé du vivant est également sujette à caution. Le cas le plus typique est celui du virus qui fut longtemps une énigme. « Un virus est une particule constituée d'un acide nucléique

2. GRIMOULT Cédric, « Mutationnisme », *Encyclopædia universalis*, 2004.

3. « Les problèmes de définition de l'espèce sont encore loin d'être résolus. » Telle est la conclusion de toutes les études de taxinomie (cf. GÉNERMONT Jean, « Espèce (biologie) », *op. cit.*).

(ADN ou ARN simple ou double brin) qui est emballé dans une boîte protéique ou capsid [...] Les virus les plus simples n'ont que 3 gènes, les plus complexes 250 environ<sup>4</sup> ». Il ne possède donc pas les caractéristiques des cellules qui constituent les premiers organismes vivants. Pourtant, ses possibilités mises en lumière grâce à la biologie moléculaire n'en font pas un être inanimé classique. Il se situe véritablement à la frontière du vivant<sup>5</sup>.

De plus en plus nettement, le lien qui existe entre des objets inanimés complexes, tels que les virus et les êtres vivants les plus simples, souligne le fait qu'une réelle continuité est repérable également sur cette frontière. Une telle réalité écarte chaque jour davantage la notion de principe vital qui fut longtemps avancée pour marquer l'irréductibilité du biologique au physique.

En insistant sur la continuité, l'irréductibilité épistémologique n'est pas niée. Mais elle ne cherche plus son fondement dans une perspective ontologique<sup>6</sup>. Dans les conceptions classiques, l'opposition entre les qualités matérielles, vivante ou rationnelle de la réalité phénoménale était au fondement de toutes les définitions. Or l'attention portée sur l'unité de la réalité phénoménale – qui n'entraîne pas automatiquement une position matérialiste ou panthéiste – conduit à une autre approche des questions.

Dans la culture, la plus connue aujourd'hui est l'attention écologique. En théologie, la création accomplie en Jésus-Christ peut être davantage prise en compte dans son intégralité insondable. L'homme n'est plus l'être spirituel arraché à la matière en vue d'une résurrection incompréhensible de la chair. Il est l'être de chair relevé de la mort.

## **Le flou de la frontière naturel-artificiel**

Une autre frontière surestimée doit être observée de plus près. Il s'agit de celle qui sépare le naturel de l'artificiel, frontière posée si spontanément. Selon une perspective pré-moderne, l'homme était un être vivant doué de raison capable d'utiliser la nature pour ses besoins. L'effet de l'action de l'homme sur cette nature était considéré comme nul, et il l'était effectivement. La puissance de la nature l'emportait largement sur celle de l'homme qui agissait sur elle<sup>7</sup>. La prise de conscience de l'impact de l'activité humaine sur l'environnement à une grande échelle est apparue avec l'augmentation de la capacité de maîtrise de l'homme. Or la maîtrise de l'environnement n'est que la face visible d'une transforma-

4. *Ibid.*, FAVARD Pierre, « Cellule ».

5. « Le code génétique utilisé dans les virus n'en reste pas moins le code reconnu comme universel dans le vivant, et l'organisation générale des génomes viraux comporte des séquences codantes et des séquences régulatrices très semblables aux séquences régulatrices de la cellule. Fonctionnellement, un génome viral ne diffère donc pas d'un génome cellulaire. » (*Ibid.*, BARGOIN Vincent, « Virus »).

6. Cette position avait déjà été développée – certes dans une perspective de légitimation du spinozisme – dans ATLAN Henri, *A tort et à raison - Intercritique de la science et du mythe*, Seuil, 1986.

7. Cette conception est toujours celle qui prévaut, par exemple, dans les contrées équatoriales. La végétation reprend ses droits en quelques années sur d'immenses constructions délaissées en forêt.

tion profonde. Deux perspectives permettent d'en saisir la portée : la co-évolution d'espèces avec l'homme et les effets de l'action de l'homme sur lui-même tout particulièrement au moyen de la chimie.

Depuis le néolithique, les espèces végétales et animales sont soumises à une sélection qui ne dit pas son nom. Le choix de cultiver tel ou tel froment au Moyen-Orient, ou d'élever telle ou telle variété d'animaux de trait, a nettement favorisé le développement de certains lignages<sup>8</sup>. L'agriculture et la domestication ont eu des effets sur les populations végétales et animales. Ils sont aujourd'hui si importants qu'il n'existe pas de lieu de la *planète bleue*<sup>9</sup> qui n'ait été touché par l'homme. L'ensemble des écosystèmes a été marqué par l'homme. Cette artificialité n'est pas repérable immédiatement, pourtant elle est bien plus profonde que la production d'objets artisanaux. Elle est aujourd'hui redoublée par les procédés de manipulations génétiques sur les plantes et les animaux. La nature en tant que donné indépendant de l'intervention de l'homme n'existe plus à l'échelle de la planète.

La réflexion peut être poursuivie avec la prise en compte de l'action de l'homme sur lui-même. La médecine à travers son activité médicamenteuse et chirurgicale fait des hommes des êtres dont la vie ne dépend plus seulement des lois de la nature livrée à elle-même<sup>10</sup>. Cette auto-prise en charge de l'homme par lui-même qui touche le corps et le psychisme l'a arraché aux aléas de la nature. Un homme peut-il encore être considéré en ce qui fait sa nature au sens d'une existence indépendante de l'artificiel qui la traverse ? L'homme est-il autre chose que l'être dont la nature est la résultante du conditionné naturel et de l'intervention de l'artificiel ?

Le caractère anodin de ces remarques n'est qu'apparent. En effet, si une telle approche est appréciée à sa juste valeur, les démonstrations philosophiques appuyées sur une nature éternelle de l'homme doivent être nuancées.

Cette note destinée à attirer l'attention sur quelques dimensions du concept de nature souligne combien ce dernier ne peut être disjoint de l'épistémè contemporaine qui insiste sur la continuité entre tous les êtres vivants, entre le vivant et l'inanimé ainsi qu'entre le vivant et le « vivant rationnel » traversé par ses propres artifices. Le concept de nature doit être arraché à ses interprétations spontanément dépendantes des représentations du monde des époques passées.

**Bernard MICHOLLET**

8. C'est l'accélération de ce processus qui a provoqué en retour le surgissement d'associations dédiées à la redécouverte d'anciennes variétés de courges, de pommes, de pêches... et à leur valorisation.

9. L'atmosphère donne à la planète un reflet bleuté depuis l'espace, d'où son surnom de « planète bleue » : la constitution et la densité de l'atmosphère sont telles que la lumière incidente du Soleil et la lumière réfléchie par les continents et les mers sont diffractées (donnant sa couleur au ciel, et par réflexion, aux étendues d'eau). (Ndlr)

10. Échappent encore largement à ce phénomène les sociétés les plus démunies. Mais leur objectif, justifié par la majorité des courants philosophiques et des religions, est bien d'introduire le soin artificiel afin de sauver des vies.